



1934. - CHARTRES. - Rue Porte-Guillaume

## Chartres : la porte Guillaume dans tous ses états... (suite et fin)

**Après avoir évoqué l'histoire de la Porte Guillaume, ou plus exactement ses « heurs et malheurs », nous nous devons maintenant de restituer la vie puis la souffrance des habitants du quartier après la destruction barbare du monument en 1944.**

Pour ce faire, nous ferons référence à deux érudits et fins lettrés chartrais, Henri Dhuy et Roger-Louis Pillet. Le premier nommé était né près de la porte et ses souvenirs sont intéressants car il rapporte fidèlement la vie et l'activité dans ce secteur populaire. Son témoignage sur « l'âme » de son cher quartier est singulièrement touchant. Des jeux de son enfance au milieu de ravenelles fleuries aux parties de « canettes » (billes), il sait parler de cette basse-ville à jamais défigurée après la disparition de la porte. Avec des mots choisis il sait décrire la vie d'un petit peuple laborieux accaparé par ses tâches quotidiennes, en particulier la

corvée d'eau au Puits Berchot où il allait chercher ce précieux liquide dans deux seaux attachés à un cercle qui assurait l'écartement des bras. Sa description des métiers de la rivière témoigne de la diversité de l'activité : lavandières, teinturiers, etc... Nous avons été également sensible à son souci de ne pas parler de « Basse-ville » mais de « Ville basse », locution moins péjorative à ses yeux. Dans le même ordre d'idées, il préconise « Ville haute » et non « la Haute-ville »... Selon lui, « la nuance ne se limite pas à l'altitude, les adjectifs précédant le substantif donnant généralement un tour poétique à l'appellation et il ajoute, le qualificatif quitte, pour les riverains de l'Eure, son sens littéral au profit de sa signification blessante et humiliante ». C'est une position que nous avons également défendue dans un ouvrage (A la découverte de Chartres insolite et secret). Pour autant, le quartier avait constitué un comité de défense :

Comité de défense de la Basse-ville qui éditait un petit journal (L'écho de la Basse-ville); il y a là, évidemment, une contradiction majeure que Dhuy n'avait pas su maîtriser ! Ce modeste « canard » paraissait le samedi et parlait de la vie du secteur; certains articles très polémiques et engagés ravissaient la population; il y avait même un charcutier poète qui y écrivait en vers... Un perruquier était devenu célèbre grâce à ses articles « pamphlétaires et hardis ». C'est tout dire ! L'évocation de l'activité commerciale du quartier vaut aussi le détour... En particulier, Henri Dhuy décrit avec force précisions le négoce du bureau de tabac qui débitait des cornets à priser et de la queue à chiquer ! Ces tabacs étaient minutieusement pesés sur des balances de bijoutier et le perlot à fumer était livré dans des papiers pliés. Il est vraisemblable que les adeptes de « L'herbe à Nicot » (les fumeurs) d'aujourd'hui ignorent tout de ces différentes présentations du tabac. Le narrateur termine en disant que :



« Les femmes du coin avaient une goutte noire en suspension sous le nez qui devait geler l'hiver (!!) » et que les chiqueurs « ba-vaient roux ». Tout cela n'est pas très poétique mais comme dit ce brave Dhuy : « Au moins ils n'avaient pas de vices cachés »... Dans ce microcosme boutiquier une hiérarchie s'était imposée. On allait acheter son pain chez « Monsieur Brice » et la viande de boucherie chez « Pichon » ! Un charpentier fameux, Soumeilhan, habitait à côté de la boulangerie. Il était très connu, car chaque année, la veille du grand pèlerinage, il grim-pait en haut du clocher neuf pour y installer une immense oriflamme. Cet exploit passionnait les Chartrains qui en redemandaient alors que sa pauvre femme s'enfermait dans sa cave pour ne pas voir cette terrifiante prouesse... Autre activité qui a disparu depuis que le moteur à explosion a remplacé le cheval : le ramassage du crottin les jours de marché; ce précieux engrais était destiné à fumer les jardinets du secteur. Parmi bien d'autres petits métiers, on peut noter des fleuristes qui vendaient leur modeste production en Ville haute ainsi qu'un cordier qui travaillait dans un long jardin où il cordelait lui-même. Sabotiers, tonneliers, vanniers travaillaient sur le pas de leur porte. Les épi-ciers-bistrotiers ne manquaient pas pour servir le « mêlé-cass » ou le « champoreau » du matin (café arrosé). Manifestement nostalgique de « SA Porte Guillaume », Henri Dhuy confia à son ami Roger-Louis Pillet bien d'autres souvenirs d'un Chartres à jamais disparu. Brillant polémiste et pamphlétaire de talent, R.L. Pillet prêta sa plume, jusqu'aux années soixante au journal « L'Echo républicain » et participa, lui aussi, à l'évocation d'une ville qui nous est chère.

Michel Brice



93 CHARTRES. — Faubourg Guillaume. — LL.